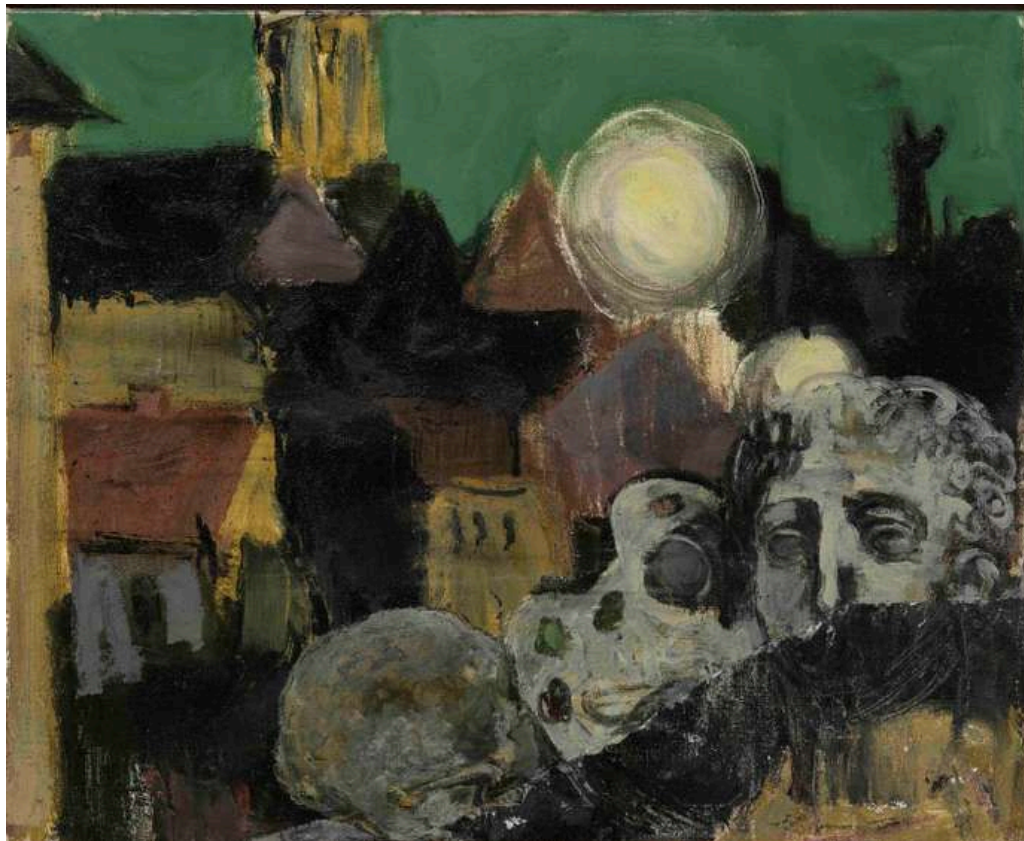


Markus Lüpertz, l'art de brutaliser les beaux-arts

La Propriété Caillebotte, à Yerres (Essonne), expose plus d'une soixantaine d'œuvres déconcertantes du peintre et sculpteur allemand.



Arkadien (Nacht) I, de Markus Lüpertz, 2018. MARKUS LÜPERTZ / ADAGP, PARIS 2019 / GALERIE MICHAEL WERNER MÄRKISCH WILMERSDORF, COLOGNE & NY

Ce n'est pas une rétrospective : une cinquantaine de peintures et une dizaine d'œuvres sur papier aux murs de la Ferme ornée et quelques bronzes dans le parc. Par ses dimensions, le lieu ne se prêterait pas à la récapitulation complète de l'œuvre de Markus Lüpertz, qui a commencé à travailler aux débuts des années 1960 et continue, selon une méthode inchangée, que l'exposition rend particulièrement visible et efficace. Quelle méthode ? Sommairement dit : la destruction brutale des beaux-arts et leur reconstruction dans une sorte de bricolage délibérément inachevé ou bancal. Une œuvre de Lüpertz, quelles que soient ses dimensions et sa technique, est l'une et l'autre à la fois, avec une désinvolture narquoise ou une gravité désabusée. Elle se souvient plus ou moins ostensiblement des arts d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui et les compromet dans des manipulations de formes et couleurs qui ne cherchent pas à plaire mais à déconcerter et à inquiéter.

Son œuvre ignore la demi-mesure et ne ménage pas susceptibilités et bon goût

Lüpertz étant allemand, né en 1941, il appartient à la grande génération d'artistes qui a dominé depuis trente ans et domine encore la scène internationale : celle de Gerhard Richter, Georg Baselitz et Sigmar Polke. En dépit d'une rétrospective au Musée d'art moderne de la Ville de Paris en 2015, il

est moins connu que ces trois-là en France et sans doute en est-il de même sur le marché de l'art, qui fonctionne à l'oreille, et non à l'œil, à la valeur financière, et non à la densité artistique. A moins que la raison de cette moindre notoriété tienne à l'œuvre même, qui ignore la demi-mesure et ne ménage pas susceptibilités et bon goût.

Exemple pris à ses débuts, qui sont aussi ceux de l'accrochage : en 1963, Lüpertz, 22 ans, engage une série intitulée *Donald Duck*. A cette date, avec ce titre, on s'attendrait à une variante du pop art. Lüpertz, comme Warhol ou Lichtenstein le font alors, pourrait reprendre l'imagerie Walt Disney pour manifester qu'elle tient une place majeure dans le monde occidental, charme la jeunesse et fait prospérer Disney. Au lieu de quoi, sur deux mètres de haut, il barbouille – on emploie le verbe à dessein – une tête de chat halluciné surmontant une surface maculée de traînées et coulures, comme s'il s'en était servi pour essuyer ses brosses. Le grotesque est l'un des modes principaux du sacrilège.

Pas d'échappatoire

Exemple une décennie plus tard : Lüpertz peint le III^e Reich. Toutes les symboliques du nazisme et du nationalisme y passent, le casque et la croix de fer, l'épi de blé, le char Tigre, la bêche du pionnier. Ces signes immédiatement identifiables s'accumulent sur des palettes aux tons de camouflage – verts et ocres – et dans des espaces qu'il ne faut pas longtemps pour identifier : la caserne et le camp d'extermination. Il appelle l'ensemble *Dithyrambes*, terme qui désigne d'abord les chants d'un chœur d'hommes en l'honneur d'un dieu, principalement Dionisos, et par extension des louanges emphatiques. Les cérémonies hitlériennes étaient, pour partie, des dithyrambes à la gloire du Führer et de la Grande Allemagne. Dans la République fédérale allemande des années 1970, qui n'a pas encore accompli le retour sur le passé dont elle a été capable plus tard, un artiste trentenaire qui impose à ses compatriotes le rappel de ce dont ils ne veulent pas se souvenir ne peut être qu'un importun. D'autant qu'il procède par très grands formats et compositions tranchantes : quand vous êtes devant, vous ne pouvez pas vous échapper.

Vous ne le pouvez pas non plus en pénétrant dans la salle où sont les *Rückenakt*, les nus de dos, motif auquel Lüpertz s'est confronté jusqu'à récemment et dont il y a ici un ensemble important. Le principe est identique d'une variation à l'autre : la stature – la statue ? – d'un athlète nu, de dos, son anatomie géométrisée ou cassée. Le paysage se réduit à un ciel bleu pâle et un ou deux troncs d'arbre mouchetés comme ceux des bouleaux. Ce héros est acéphale. A la place de la tête, il a une tortue, une casquette de la Wehrmacht, un oiseau noir, un fer de pelle. Ces objets sont évidemment symboliques. L'allusion à l'antique l'est tout autant : les totalitarismes du XX^e siècle ont adoré les héros mythologiques musculeux, Mars et Hercule, pour parades militaires. Il suffit de penser aux sculptures de Josef Thorak (1889-1952) et du plus célèbre Arno Breker (1900-1991), dont Jean Cocteau chantait les louanges à Paris en 1942. Leur production est l'avatar monstrueux du néoclassicisme qui a tant imprégné la culture et l'enseignement dans l'Empire allemand au XIX^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale. Les nus de dos de Lüpertz sont, par les moyens de la peinture, un ensemble d'observations sur une culture, son histoire et ce qu'elle peut devenir. Il n'est pas le premier dans l'art allemand à les formuler. Elles sont déjà présentes chez George Grosz, Felix Nussbaum et, plus allusivement, Max Ernst. Ce qui revient à dire où se place Lüpertz, à quel degré d'exigence.

Lüpertz est l'analyste impitoyable de ces imageries que l'on dit classiques ou romantiques

Le traitement qu'il inflige à Vénus et au mythe de l'Arcadie – Nicolas Poussin et Pablo Picasso inclus – et la suite de variations récente dans laquelle il réunit paysages médiévaux et lunaires, débris de statues et crânes en sont d'autres preuves puissantes : Lüpertz est l'analyste impitoyable de ces imageries que l'on dit classiques ou romantiques sans s'apercevoir souvent de ce que ces mots sous-entendent moralement et politiquement. Avec lui, impossible de l'ignorer.

Impossible de l'oublier. En sortant dans le parc, on se trouve face à de grosses têtes aux traits burlesques rehaussés de couleurs, à des corps disproportionnés ou mutilés dans des postures légèrement ridicules juchés sur des socles bien trop dignes pour eux. C'est une forme très spécifique de parodie et d'avertissement : le contraire de la sculpture noble, la compromission d'un matériau, le

bronze, et d'une mythologie – déesses et dieux. Lüpertz a inventé une forme d'antisculpture. Dans le beau parc bourgeois de la Propriété Caillebotte, sa présence est une délectable provocation.

¶ Markus Lüpertz. Oser la peinture, Propriété Caillebotte, 8, rue de Concy, Yerres (91). Du mardi au dimanche, de 14 heures à 18 h 30. Entrée de 3 € à 8 €. Jusqu'au 8 septembre. proprietecaillebotte.com.

Philippe Dagen